

INDIENS ET ESQUIMAUX DANS L'OEUVRE ROMANESQUE D'YVES THERIAULT

par Madeleine DUCROCC - POIRIER

Les romanciers canadiens-français se sont longtemps désintéressés des Indiens et des Esquimaux dont les images, stéréotypées par les relations du 18ème siècle et les romans dits historiques du 19ème siècle, n'incitaient pas à plus de curiosité un public dont le goût littéraire restait des plus conventionnels. Pour lui, l'Indien, sans distinction de race, était un guerrier rusé que le Blanc avait terrassé autant par l'eau-de-feu (eau-de-vie) que par les armes et que des missionnaires héroïques avaient converti, quelquefois au prix de leur vie ; quant à l'Esquimau, il le tenait pour un être primitif, uniquement préoccupé de sa subsistance et sans subtilité.

Le livre du R-P Duchaussoy, intitulé **Aux glaces polaires**, couronné en 1926 par l'Académie française n'avait pas modifié ces conceptions élémentaires, bien qu'il apportât une vision plus précise de la mentalité et du comportement de ces deux ethnies minoritaires. Et c'est pourquoi l'on retrouve encore en 1938 dans **les Engagés du grand portage** de Léo-Paul Desrosiers, l'image traditionnelle et gratuite des Indiens, bien que l'auteur fût un romancier passionné d'histoire. Dix ans plus tard paraît **Le Rêve de Kamalmouk**, ouvrage assez documenté sur les coutumes et le langage des Tsimyans, écrit par un anthropologue et qui ne constitue pas véritablement un roman.

Seul, Yves Thériault nous a offert d'authentiques romans sur les Indiens et les Esquimaux. Les principaux, publiés à intervalles réguliers depuis vingt ans sont : d'une part, **Ashini** en 1960, **Le Ru d'Ikoué** en 1963, **Mahigan et N'Tsuk** en 1968, d'inspiration indienne ; d'autre part, **Agaguk** en 1958, **Tayaout, fils d'Agaguk** en 1969 et **Agoak, l'héritage d'Agaguk** en 1975, d'inspiration esquimaude (notons en passant que le succès des romans esquimaux d'Yves Thériault a peut être incité Gabrielle Roy à écrire en 1970 **La Rivière sans repos** et les trois nouvelles esquimaudes qui accompagnent ce texte, après un séjour effectué en Ungava car jusque-là l'auteur de **Bonheur d'occasion** ne s'était préoccupée dans son œuvre que du petit peuple québécois ou manitobain).

Sans doute, Yves Thériault était-il plus motivé dans ce choix romanesque que les autres écrivains canadiens d'expression française :

d'ascendance indienne - ce dont il était fier - il a toujours éprouvé dans son subconscient, a-t-il dit, "une continuelle contestation qui, interprétant d'une certaine façon les blocs minoritaires face aux blocs majoritaires"; aspire à la parole pour frapper l'imagination du lecteur et éveiller son intérêt pour les Esquimaux, ou Inuit, et les Indiens. En outre, il a séjourné parmi ceux-ci et fut chargé en 1965 du Service des Affaires Culturelles au Ministère fédéral des Affaires indiennes et du Grand Nord canadien. Sans prétendre à jouer un rôle de porte-parole, il est qualifié pour parler de ces citoyens canadiens encore marginaux qui peuplent une large portion du territoire canadien, -près de 40 %- où les Blancs n'ont, pour l'instant, que peu pénétré : c'est la forêt profonde où les Algonquins (25 %) qui ont refusé d'habiter dans une réserve, continuent d'être nomades, vivant essentiellement de la chasse, de la pêche, du piégeage des animaux à fourrure et de la cueillette des baies, parcourant de vastes étendues (l'écoumène d'exploitation d'un trappeur est de 1 250 km² en moyenne), grâce à leurs canots d'écorce, l'été, aux raquettes, l'hiver s'ils n'ont pas encore les moyens de s'offrir le "tobogan auto-moteur" appelé également motoluge ou motoneige. C'est aussi la banquise arctique, le muskeg marécageux, le pergélisol où se sont maintenus quelques dizaines de milliers d'Esquimaux (qui côtoient, d'ailleurs, les Indiens dans l'Ungava).

Ici et là, l'Indien et l'Inuk sont partie intégrante de la nature et Thériault nous le montre de façon saisissante ; jamais il ne décrit pour le plaisir de décrire, il nous restitue les lieux dans le regard de ceux qui s'y trouvent, dans leur façon de s'approprier la nature en la respectant, n'en tirant que leur stricte subsistance et sans la dégrader. Ils ont physiquement besoin d'elle, à l'exemple d'Ashini qui se sent revivre en retrouvant "les grands pins noirs, les sapins plus trapus, les épinettes, les bois francs épars parmi les conifères" dans les parages du lac Quinokapau, qui constituent "un bois d'hiver à chasser à l'aise et un bois d'été d'une merveilleuse richesse" ; lièvres, renards, visons, pécans et loutres y pullulent à l'instar du chevreuil et de l'original. Les Montagnais nomades du Nord du Québec vivent en familiarité étroite avec cette forêt dont ils connaissent, comme Mahigan et Ikoué, "les trous, les creux, les émergences, les élévations, la moindre fondrière, les ravins, vallonements, pentes et courbes de montagnes", relate Yves Thériault. Les Esquimaux, notamment les errants de ses romans sont pareillement attachés à leur Arctique, à ce "Sommet de la Terre" qu'ils ont appelé Nunassiacq qui veut dire "pays magnifique" dans la langue des Inuit. Pour ces êtres rebelles à la vie communautaire trop organisée, elles sont magnifiques, les étendues infinies, désertes, inhospitalières, parcourues de vents implacables, et secouées de

tempêtes, mais qui leur dispensent le phoque, le morse, l'ours, la baleine et l'omble. Thériault ne nous parle que de ces irréductibles et non pas de ceux qu'on a regroupés et que lancine souvent la nostalgie des grands espaces uniformes dont ils faisaient partie auparavant. Quand Iriook, engoncée dans son costume en peau de caribou à deux épaisseurs de fourrure, s'active au ras du sol à la construction d'un igloo ou au dépeçage d'une baleine, elle apparaît vraiment comme un élément de ce paysage que son regard perçant scrute inlassablement. Car elle sait en déchiffrer les moindres aspects, tout comme Ikoué a "saisi l'idiome" des courants invisibles et des clapotis d'eau en lequel s'exprime "le code secret que révèle l'eau possédée à son possesseur selon la nature". A l'écoute de la nature, l'Abenaki, "cheveux tressés à chaque tempe, haut visage placide, regard impénétrable" apprend une toute autre science que celle que l'on dispenserait à ses enfants s'il se résignait à s'installer dans une réserve pour ne plus s'entendre dire "Va-t-en maudit sauvage" ! Mais cette science n'est révélée qu'à celui qui fait corps avec la nature et s'interdit d'en déranger l'ordonnance ; science précieuse puisqu'elle introduit au Grand Kijémanito pour l'Indien et à un sens aigu et perspicace de l'orientation chez l'Inuk qui chemine «à petite portée des meilleurs vents, avec des gestes de halbran rasant la dune» pour profiter des lignes de vent qui balayent, sculptent, hissent" cette continuité de neige. . . sans horizon, sans presque de repère".

Cette conjonction de l'homme et de la nature a modelé la mentalité et les modes de vie des Indiens et des Esquimaux, ce dont les personnages de Thériault nous font prendre également conscience. Nous voyons comment l'Inuk "trop habitué au vent qui emporte tout", résiste "mal aux forces et aux impulsions" et imite volontiers son voisin ; ainsi, il a suffi qu'Agaguk consentît à vendre à un Blanc une statuette de stéatite verte pour que le reste de la tribu se débarrassât de ses sculptures, perdant du même coup le pouvoir magique que les ancêtres avaient conféré à ces objets rituels et de la contemplation desquels, nous dit Thériault, ils avaient "tiré pendant si longtemps force et continuation" grâce à la connaissance millénaire insufflée "par les esprits qui parcourent l'espace du ciel, les masses neigeuses et le fond des mers". Ce dépouillement sacrilège voue les Inuit au malheur et Agaguk sera châtié. En effet, dans trois des quatre romans esquimaux d'Yves Thériault, il y a mort d'homme ; mais il s'agit de morts individuelles, provoquées par la vengeance ou tenues pour de justes châtements, car on n'aime pas la guerre chez les Esquimaux ; pas plus d'ailleurs que chez les Indiens évoqués dans les ouvrages dont ils sont les héros. Ces Indiens, pure race, inscrits

sur une "liste de bande" ne sont pas principalement belliqueux. Ils savent, d'ailleurs, que toute violence serait dérisoire pour faire triompher leurs légitimes revendications d'une reconnaissance culturelle et territoriale. Il est significatif que ce soient les Indiens les plus âgés qui se chargent de la contestation. N'Tsuk, la vieille Montagnaise issue de la "Grande Race", celle des Cris et qui porte ce nom de la "loutre agile et gambadante" rappelle avec accablement que les Indiens "se sont laissés leurrer par les Blancs" en se laissant persuader de vivre comme eux pour s'apercevoir ensuite "qu'ils ne sont plus des Indiens . . . et ne sauraient par quel chemin passer pour le redevenir". Le même sentiment d'avoir été dupés perce chez Ashini qui prétend "qu'il eût été louable de laisser croître un troisième peuple de race autre, de langue différente, capable d'enrichir le pays de ses traditions, de ses sagesses et de son intelligence". Il condamne tout ensemble la réserve, "symbole de ségrégation", et l'intégration qui se propose d'absorber un peuple jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de lui "qu'un souvenir et les mensonges odieux des manuels d'histoire". De même, dans **Tayaout, fils d'Agaguk**, c'est la vieille Iriook qui déplore la cession des statuettes magiques, prophétisant : "Désormais, les Blancs nous tiennent. On les verra accourir. Ils organiseront tout, ils décréteront comment doivent se sculpter les pierres. Nous deviendrons des artisans et ils seront les commerçants . . . Nous deviendrons plus que jamais leurs esclaves. Ils nous enseigneront à posséder des choses dont nous nous sommes passés depuis des millénaires et nous deviendrons tout autant esclaves de ces possessions . . . Il en sera fini de nous". Reproche de poids quand l'on sait que l'Esquimau était dépourvu de l'instinct de propriété avant d'avoir été "civilisé".

Bien qu'Yves Thériault se défende d'avoir délibérément dressé un réquisitoire contre ce qu'on appelle volontiers "la canadienisation technique" des Inuit et des Indiens, il nous fait toucher par le biais de ses romans au drame des minoritaires en voie d'intégration. Et là réside le second mérite de ses livres. Provoquant la sympathie pour ceux qui refusent désespérément d'être assimilés totalement comme l'ont été par exemple les Indiens Agniers du Haut-Canada, il oblige son lecteur à prendre en considération, à ne plus esquiver des problèmes qui ne le concernent pas directement mais qui sont néanmoins de son pays. Son talent de conteur lui en facilite l'exploitation dramatique, particulièrement heureuse lorsqu'il recourt à la technique des personnages parallèles (par exemple N'Tsuk et la femme blanche à qui l'Indienne est censée s'adresser) ou à celle du dédoublement de personnages (c'est le cas d'Agoak "passé d'un coup d'une attitude d'Inuk évolué à celle, atavique, de celui

qui remet tout en question, laisse tomber les savoirs inutiles, cultive ses instincts et froidement survit par ses propres moyens’’). C’est peut-être bien grâce à Yves Thériault que le grand public - qui a fait un prodigieux succès à ses romans d’inspiration indienne et esquimaude - a pris conscience de la spécificité indienne et esquimaude et de l’infériorité sociale de ces deux peuples qui ont été les premiers habitants du Canada et dont la situation commence à inquiéter la bonne conscience nord-américaine. Sans intention polémique, Yves Thériault, écrivain puissant et parfaitement indépendant, a obtenu ce résultat.